

Fabrice Humbert

Éden Utopie



folio

COLLECTION FOLIO

Fabrice Humbert

Éden Utopie

Gallimard

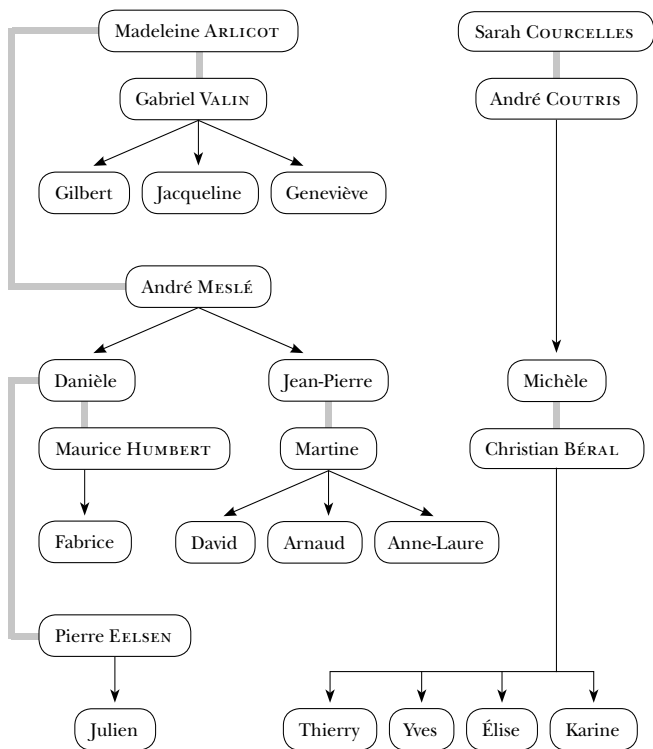
© Éditions Gallimard, 2016.

COUVERTURE

Photo © Bruno Barbey / Magnum Photos (détail).

Agrégé et docteur ès lettres, Fabrice Humbert enseigne en région parisienne. Il est l'auteur de plusieurs romans, notamment *L'origine de la violence* (Le Passage, 2009, prix Renaudot du livre de poche 2010), *La fortune de Sila* (Le Passage, 2010, prix Jean-Jacques Rousseau, Grand Prix RTL-Lire 2011) et *Éden Utopie*.

Arbre généalogique simplifié



I

Les fondateurs

1

La photographie montre des jeunes gens, le buste nu, en équilibre sur une charpente de bois. Au premier plan, un adolescent, à califourchon sur une poutre, sourit. La légende indique pour date juillet 1946.

L'histoire d'une famille n'a sans doute pas d'origine, simplement des figures qui s'estompent à mesure qu'on remonte dans le temps avant de s'éteindre tout à fait. La mémoire retombe dans l'ombre. Mais pour l'histoire qui m'occupe ici, et dans le dessein très particulier qui m'anime, il me semble que cette date de juillet 1946 fixe l'origine de ce récit.

C'est en effet en juillet 1946 que la Fraternité s'érigea. Trois hommes, André Coutris, Emmanuel Rochefort et Daniel Jospin décidèrent de bâtir un édifice commun. Comme André Coutris avait fait des études d'ingénieur et qu'il était par ailleurs très habile de ses mains, tout le monde

le suivit. André traça les plans, songeant à la fois à la faiblesse de leurs moyens — on sortait de la guerre — et au fait qu'ils devraient néanmoins bâtir une maison solide. Il y eut beaucoup de conciliabules cet hiver-là. On se réunissait en général chez les Coutris, dont la maison était la plus belle et la plus spacieuse, au milieu d'une grande propriété, tandis que grand-mère Mercier, la belle-mère d'André, préparait la cuisine — une cuisine délicieuse et odorante qui faisait fondre les estomacs à sa seule odeur, surtout après tant d'années de privations. Et je me demande si le grand projet de la Frater aurait survécu sans la promesse de ces délicieux repas de la grand-mère Mercier. Les trois hommes étaient alors dans la force de l'âge. Ils avaient une quarantaine d'années, avaient tous femme et enfants, ils avaient survécu à la guerre, avec des convictions différentes: André Coutris était gaulliste, Daniel Jospin, après avoir fait partie du groupe de résistance Combat, hésitait sur ses appartenances et Emmanuel Rochefort était communiste. Mais les trois hommes ne se disputaient pas, un projet transcendait leurs différences: ils voulaient apporter la paix et la fraternité. Ils étaient protestants. Et ils l'étaient avant tout, bien avant d'être communistes ou gaullistes. André ne se couchait jamais sans avoir lu et médité une page de la Bible. On me dit aussi que c'était un homme qui vivait «la Bible à la main» (j'aime l'expression). Toute sa conduite était empreinte de cette conviction. C'était un

homme droit et intègre, peut-être un peu rigide mais je me demande si je n'écris pas cela par pur cliché, simplement parce que en France, où les protestants sont très minoritaires et où ils ont été persécutés pendant des siècles par les catholiques, on a tendance à les figer dans les clichés de l'austérité protestante.

C'est au cours de cet hiver qu'ils achetèrent le terrain de la Frater qu'ils avaient en vue, juste à côté du temple protestant de la ville où tous habitaient, Clamart. Le temple se trouvait rue du Moulin-de-Pierre. C'était un effort financier mais les terrains, à cette époque, n'étaient pas chers et beaucoup de paroissiens mirent la main à la poche, même si les trois familles furent plus généreuses que les autres. Pour rassembler l'argent, il y eut des quêtes, des tracts furent distribués dans les rues. On récupérait des matériaux dans les décharges, dans les maisons en ruine. Des briques furent vendues une par une : chaque acheteur écrivait un message inséré ensuite dans la brique, avec le nom du donneur.

Au printemps, les trois hommes bâtirent le rappel des troupes. Ils avaient des enfants, et ces enfants avaient des amis. Au total, en configurations mouvantes suivant les jours et les horaires, le projet pouvait être soutenu par une vingtaine ou même une trentaine de personnes, plus ou moins motivées, plus ou moins habiles de leurs mains, mais en tout cas susceptibles de participer au grand œuvre.

Au début de juillet 1946, sur le terrain nu

de la rue du Moulin-de-Pierre, juste à côté du minuscule temple coloré qui abritait les cultes, une vingtaine de bâtisseurs, en short et torse nu, car il faisait très chaud cet été-là, furent rassemblés pour creuser les fondations et élever les premiers éléments de la Fraternité. La plupart étaient des adolescents d'une quinzaine d'années, et pour avoir une image d'eux, je crois qu'il faut simplement penser à des scouts. Sous les ordres d'André, ils se mirent à creuser les trous, tandis que les femmes et les filles, à la maison, préparaient les provisions pour le buffet qui devait les nourrir à midi. Puis les murs commencèrent à s'élever, brique par brique, chaque brique du pignon abritant un nom, une volonté, un donateur. Pendant un mois, avec un enthousiasme parfois lassé, surtout en début et en fin de journée, ils bâtirent la Fraternité, qui devait les accueillir par la suite pendant tant d'années : cette maison fut leur œuvre et chaque fois qu'ils y entraient, chaque fois qu'une soirée y était organisée ou qu'une pièce de théâtre y était jouée, ils pouvaient se dire : « C'est moi qui l'ai bâtie de mes mains. » Et c'est pourquoi jamais personne ne toucha à la Frater. Jamais personne ne l'abîma ni même ne la salit : ils en étaient les maîtres d'œuvre.

Le 10 septembre, la Frater fut inaugurée. Une grande bâtisse sans grâce, haute de deux étages, couverte de crépi, avec une porte largement ouverte sur laquelle on lisait en gros : LA FRATERNITÉ. Et tous s'engouffrèrent dans

le bâtiment qui incarnait les espoirs des trois hommes. La jeune troupe animée qui écoutait les discours ce jour-là puis qui chanta devait être la génération de la relève. Ils ne seraient pas comme leurs aînés, ils ne s'affronteraient pas et ils bâtiraient un monde meilleur, avec la même foi et la même bonne humeur qu'ils avaient manifestées lors de la construction de la Fraternité. Les trois hommes avaient connu deux guerres mondiales, qui n'étaient sans doute qu'une même guerre aux comptes troubles, l'une surgissant de l'autre comme un rejeton monstrueux, avec des conséquences encore plus terribles. Ils avaient perdu des proches — André avait perdu son père en 1914, la première année de la guerre —, ils avaient vu la ruine de leur pays, épuisé par les saignées de 14-18, mis à genoux en 1940, ils s'étaient battus, ils avaient perdu puis vaincu, et en même temps ils avaient le sentiment qu'il ne s'agissait plus de victoire, qu'il n'y avait plus de victoire possible, que ce mot n'existait plus et que simplement on avait arrêté. Et maintenant, il fallait arrêter pour toujours, il fallait participer à la création d'une autre société, plus juste et plus humaine. Plus fraternelle. Ils y croyaient sincèrement, parce qu'ils avaient la foi, parce que c'étaient, aussi ridicules et anachroniques que semblent ces termes, des hommes bons et droits. Leur brique dans ce monde, c'était la Fraternité, microcosme de la société à laquelle ils aspiraient. Leur message était scellé dans les murs et les consciences. C'étaient leurs fils et

leurs filles, c'était cette communauté qui allait prolonger leurs volontés et leurs espérances.

Le sujet de ce livre n'est pourtant pas l'histoire de ces trois hommes. Mes forces n'y suffiraient pas. Je me propose simplement de faire le récit des Coutris, ma propre famille maternelle. Des Rochefort et des Jospin, d'autres feront le récit, sachant que parmi ces jeunes gens de la Frater se trouvait un Jospin qui a participé à sa façon à l'histoire de notre pays. On le connaît mieux que ma famille et il faut bien dire que seuls les ignorés sont le terreau de la littérature. Les célèbres et les puissants, si menacée, si fragile et éphémère que soit cette puissance, sont la matière de l'Histoire et ils se meuvent mal dans la fragile dentelle de la littérature. Toutefois, comme l'Histoire et la littérature, récits de la vie des hommes, partagent certaines frontières, disons que je vais tenter de raconter cette histoire de la fraternité.

2

La semaine dernière, je me suis rendu à Clamart. Je suis allé rue du Moulin-de-Pierre. À la place de la Fraternité se tient une imprimerie et le petit temple qui la jouxtait est désormais fermé par une grille. Le nouveau temple, un peu plus bas dans la rue, est beaucoup plus grand et plus moderne, ses locaux sont aussi ceux de la Fraternité. Un culte s'y tenait. Une quinzaine de personnes y participaient, toutes âgées. Il y avait

aussi un handicapé en chaise roulante. À ma vue, une petite femme s'est levée et m'a demandé ce que je voulais. Je lui ai dit que je cherchais des informations. Elle m'a adressé à la présidente de l'association, m'a fait visiter les lieux, très aimable. Je lui ai dit que ma famille avait beaucoup participé autrefois à tout cela. Elle m'a demandé mon nom. Mais mon nom n'avait pas d'importance, alors je lui ai cité des noms de ma famille maternelle. Je lui ai parlé des années 1950. Elle a souri. Elle m'a dit que des jeunes venaient mais que ce n'était plus la même chose : la Frater ne pouvait plus être le centre de leurs vies. On n'était plus dans les années 50. Il y avait la télé maintenant, Internet, chacun avait sa vie propre. On ne vivait plus ensemble.

Tout cela ne me surprenait pas. Je savais bien que la Fraternité avait changé, je voyais la société. Mais je suis néanmoins resté assez longtemps, à la recherche des traces. Des fragments du passé flottaient, invisibles et offerts. Ma mère, ma tante, mon oncle les auraient sans doute saisis. À mes yeux, ils étaient comme un domaine caché, derrière les murailles de la mémoire et du souvenir. J'observais les pavillons en meulière, les grandes maisons entourées de jardins. Tout était paisible ici, opulent aussi, d'une richesse tranquille. Pour un être attentif au passé, respirant patiemment les parfums d'autrefois, mille fantômes flottaient, et dans le silence de cette rue déserte, où seul se tenait, debout et vaguement inutile, un jeune homme avec un gilet fluorescent marqué

« sécurité », chargé de faire traverser les enfants lorsqu'ils sortiraient de l'école, des âmes en noir et blanc circulaient, non pas comme un grand charroi dans le ciel, mais comme un passage d'enfants dans les interstices du temps. Tous les noms des Coutris, Meslé, Valin, Béral, Rochefort, Jospin, Gauthier, Gachet, d'autres encore, proches et moins proches, familles et amitiés de famille, tous ces noms dont j'avais pu entendre l'écho au cours de ma vie, sans forcément identifier des visages. Le défilé d'une troupe d'enfants et de jeunes gens, oui, jeunes, forcément jeunes, puisque c'était ma mère, mon oncle, ma tante comme je ne les avais jamais connus, comme je ne pourrai jamais les connaître. La seule musique du temps, peut-être celle aussi d'une fraternité dont j'ignorais tout et qui se découvrait soudain à mes yeux, domaine caché mais aussi entrouvert, dissimulé dans le repli des mémoires, visible naturellement aux initiés et cependant dévoilé en partie par les mots.

Voilà des années que je voulais parler de cette part de ma famille, sans doute parce que les deuils qui nous avaient affectés, que nous en parlions ou non, car nous ne sommes pas bavards, m'avaient donné envie de retenir le passé, ce sable égaré du temps. Depuis la mort de ma grand-mère en tout cas, je voulais parler de tout cela. Je me suis lancé plusieurs fois, vainement. À partir de mes souvenirs, en les entrelaçant de fiction. Mais sans doute parce que tout cela n'était que trop réel, je ne pouvais continuer. La fiction, qui d'ordi-

naire me lance, me retenait, m'alourdissait, et surtout, curieusement, ôtait tout sens aux mots. Ils perdaient toute substance, comme creusés de l'intérieur.

Alors un jour, j'ai décidé de demander aux membres de ma famille. Je l'ai dit, nous ne sommes pas bavards et c'est pourquoi j'avais tant hésité à demander.

Et pourtant, ils ont bien voulu parler. Je me suis rendu chez ceux qui habitaient près de chez moi, j'ai interrogé les autres au téléphone, même ceux que je n'avais pas vus depuis de nombreuses années. J'ai aussi interviewé des amis de la famille, dont le regard était plus neutre et la parole plus libre. Certains m'ont parlé de la Fraternité, et lorsque ce nom dont j'ignorais tout est entré dans le paysage, tout s'est ordonné, comme jamais aucun autre souvenir n'avait pu le faire. Un écho est passé de témoignage en témoignage, le domaine caché s'est élevé et j'ai compris qu'il y avait quelque chose à savoir. Non pas un secret de famille mais une signification. J'ai compris le lien entre les événements épars, j'ai compris la fureur et l'harmonie, j'ai compris pourquoi certains noms revenaient dans les conversations.

Le passé n'a pas d'autre destin que de s'anéantir dans l'invisible. La Fraternité n'avait sans doute pas d'autre destin que de disparaître dans sa forme première et je ne pouvais qu'errer dans les rues de Clamart derrière des fantômes. Je n'étais pas mes parents et mes grands-parents,

je n'avais pas d'accès, malgré tous mes efforts, au Temps. Mais il y a une beauté et une grandeur des fantômes, et sous une autre forme je pouvais tenter de retrouver le passé. Bien sûr, sans doute ne m'adressais-je, en ce vendredi pluvieux de ma visite à Clamart, qu'à de pâles imitations d'une ferveur et d'un espoir disparus, mais en m'engouffrant dans les interstices, les mimes, les imitations, il ne m'était tout de même pas impossible d'approcher le domaine caché. Dans les souvenirs d'autrui, dans les imperceptibles traces qui se terrent en moi-même se trouve le chemin vers ce domaine merveilleux.

Après ma visite de la Fraternité, j'ai repris ma voiture. J'ai songé à me rendre chez la pharmacienne qui présidait l'association et qui avait fait un film sur elle. Mais j'y ai renoncé, je ne sais trop pourquoi. Il s'était remis à pleuvoir. Je tournais dans Clamart. Je contemplais le mélange d'habitations modernes et anciennes de cette ville, je conduisais lentement. Parfois, on me klaxonnait en me dépassant. Cela aussi devait s'effacer. Cet immeuble moderne, ces voitures, ce Tabac au coin de la rue. J'avais besoin du Clamart d'autrefois, en noir et blanc, avec ses grandes avenues résidentielles, son bois nommé « tapis vert », ses rares voitures. La ville devait s'offrir de nouveau à son passé. Une banlieue cossue, pas vraiment bourgeoise mais aisée, avec une alternance de belles demeures et de maisons plus modestes. J'avais besoin d'entrer dans les souvenirs.